

LES DOCUMENTS CONTRERÉVOLUTIONNAIRES

Réserver l'action pour l'avenir serait une faute ; réserver la vérité en serait une plus grande encore.

Cardinal Pie



Numéro 13 — Mars 2001

L'épopée mariale de l'Espagne

Abbé Stéphane Coubé,
Discours prononcé le 29 septembre 1908 pour la clôture du Congrès Marial de Saragosse, in Gloires et bienfaits de la Sainte Vierge, Paris : P. Lethielleux, 1912, pp. 91-134.



Pulchra es, amica mea, suavis et decora, terribilis ut castrorum acies ordinata.

Vous êtes belle et douce et charmante, ô ma bien-aimée, et terrible comme une armée rangée en bataille.

(CANTIC. III. 3.)

La Bien-Aimée que nous honorons dans ce magnifique temple del Pilar est belle et douce, et charmante comme celle du Cantique des cantiques, mais elle n'est pas moins redoutable. Ces attributs qui semblent s'exclure s'accordent, au contraire, parfaitement ; car, si une mère est tendre pour ses enfants, elle devient terrible quand il s'agit de les défendre contre leurs ennemis.

Or, Marie est notre Mère, et les ennemis que nous avons le plus à craindre sont ceux qui attaquent notre foi, c'est-à-dire l'hérésie et l'incrédulité. Aussi la Vierge a-t-elle toujours combattu ces deux monstres. Contre eux, elle s'est dressée comme la tour de David, *turris Davidica* ; contre eux, elle s'est montrée le secours des chrétiens, *auxilium christianorum* ; contre eux, elle a toujours été terrible comme une armée rangée en bataille. Aussi les a-t-elle terrassés dans tout l'univers : *cunctas haereses sola interemisti in universo mundo*.

Parmi les nations catholiques, en dehors de la Pologne et de l'Irlande martyres, il n'en est pas qui aient mieux compris que l'Espagne et la France le bienfait de la foi, ni qui l'aient

gardé aussi jalousement. Et, chose étrange, elles ont eu à lutter contre les mêmes ennemis : contre le paganisme, et elles l'ont vaincu ; contre l'arianisme, et elles l'ont vaincu ; contre le mahométisme, et elles l'ont vaincu ; contre le protestantisme, et elles l'ont vaincu. Elles luttent aujourd'hui contre la libre-pensée, et elles la vaincront !

Mais toutes deux aussi n'ont triomphé de ces erreurs que grâce à Marie. Leur histoire est une grande épopée religieuse, mais c'est aussi une épopée mariale. Elles ont choisi la Mère de Dieu pour gardienne de leur foi : *posuerunt me custodem* : et vraiment elle a bien gardé ce précieux trésor. Elle a été pour vous la *Virgen de las batallas* qu'aimait à invoquer votre saint Ferdinand de Castille ; elle a été pour nous la Vierge des Victoires, à laquelle Louis XIII élevait un sanctuaire vénéré dans sa capitale.

L'Espagne, depuis Charles III, a choisi Marie pour sa patronne, sous le vocable de l'Immaculée-Conception ; la France, depuis Louis XIII, est spécialement consacrée à Marie, sous le vocable de l'Assomption, et la fête du 15 août est pour elle une fête religieuse nationale.

Marie est reine de France ; mais elle est aussi reine de cette Espagne qui l'a proclamée généralissime de son infanterie.

Marie est reine de cette France dont le Pape Benoît XIV disait : *Regnum Galliae, regnum Mariae* ; mais elle est aussi reine de cette Espagne qui l'a proclamée généralissime de son infanterie. Ne m'a-t-on pas dit que très prochainement une ordonnance royale prescrira de rendre à la Vierge del Pilar les honneurs militaires dus au capitaine général de l'armée ?

Et vous-mêmes, mes Frères, dans une chanson populaire bien connue, est-ce que vous ne l'invoquez pas comme *la Capitana de la tropa Aragonesa* ?

C'est un beau spectacle, mes Frères, que celui de ces deux grandes nations, qui oublient dans ce Congrès leurs querelles d'il y a cent ans, et qui ne rivalisent plus que d'amour envers la gardienne de leur foi. Il y a là pour elles, me semble-t-il, le gage d'un avenir religieux de plus en plus splendide et

d'une entente fraternelle de plus en plus féconde.

Puissent l'Espagne et la France resserrer ce lien sacré qui les unit en Dieu et en Marie ! Puisse la Reine des cieux étendre son manteau royal sur les deux nations sœurs de la race latine, et leur garder le joyau de la vérité dont elles sont si justement fières !

Certes, l'épopée mariale de la France serait belle, et je compte la dire un jour, s'il plaît à Dieu ; mais ici, au pied de la Vierge du Pilar, c'est l'épopée mariale de ce royaume que je voudrais esquisser dans ses grandes lignes. Nous y verrons par quels bienfaits Marie a montré son amour à l'Espagne, et par quels hommages l'Espagne lui a témoigné sa reconnaissance. Nous y verrons comment la foi catholique, si vive et si féconde de ce pays, est sortie, grâce à Notre-Dame, victorieuse du paganisme avec saint Jacques, victorieuse de l'arianisme avec saint Herménilde, victorieuse de l'Islam avec saint Ferdinand et les rois catholiques, victorieuse du protestantisme avec saint Ignace et sainte Thérèse, et comment elle doit encore triompher de l'impiété contemporaine. Ces belles victoires forment comme les chants d'une épopée. O Vierge del Pilar, donnez-moi de les rappeler en termes qui ne soient pas indignes de Votre Majesté : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata!*

I. — Marie chasse le paganisme d'Espagne et y fonde la foi catholique.

Le premier chant de cette épopée a pour héros saint Jacques, et pour héroïne Notre-Dame del Pilar.

Après l'Ascension de Notre Seigneur, la Sainte Vierge s'était renfermée au Cénacle avec les Apôtres ; avec eux, elle reçut le Saint-Esprit ; avec eux, elle pria pour la conversion du monde. Elle devint ainsi la Reine des Apôtres.

La tradition nous raconte que, lorsqu'ils se séparèrent pour aller prêcher l'Évangile, les compagnons de Jésus s'agenouillèrent devant leur Reine et qu'elle leur donna sa bénédiction, pour eux et pour les peuples qu'ils devaient évangéliser.

J'ose dire qu'elle eut un regard particulier pour l'Espagne. Elle ne peut lui envoyer saint Jean, son fils adoptif du Calvaire, que la volonté de Jésus mourant a fixé auprès d'elle, mais elle lui députe un des favoris les plus illustres du Sauveur, un des compagnons du Thabor et du Jardin des Oliviers, le fils de Zébédée, le frère de saint Jean, saint Jacques

le Majeur.

Elle le bénit, elle le suit par la pensée, elle s'intéresse à son apostolat. Elle a pour communiquer avec lui mieux que nos inventions modernes, la puissance du miracle. Ainsi que le rapporte le pape saint Grégoire, encore vivante à Jérusalem, elle lui apparaît une nuit sur les bords de l'Èbre, au lieu même où nous sommes. Elle est entourée de milliers d'anges. Elle se tient sur un pilier vénérable, qui deviendra le centre de la foi dans ce pays. Elle lui demande de lui bâtir un temple où elle puisse prier par la pensée avec son peuple, durant sa vie, et le protéger après sa mort. Elle l'assure que ce sera un lieu de bénédictions pour tous ceux qui viendront l'invoquer, et elle prophétise que ce temple restera debout, toujours rempli d'adorateurs du Christ, jusqu'à la fin des siècles. Saint Jacques obéit, et c'est ainsi que cette chapelle a été la première consacrée à la Reine du ciel dans tout l'univers.

En posant son pied sur la terre espagnole, la Vierge en a pris à jamais possession. Désormais cette terre est acquise à son fils Jésus. En effet, l'apostolat de saint Jacques qui, jusqu'alors, n'avait pas produit de grands fruits, devint bientôt plus fécond. Après son départ d'Espagne et surtout après sa mort glorieuse à Jérusalem, sa voix retentit avec plus d'éclat. Répercutée par les sept évêques qu'il a formés et que saint Pierre a consacrés, elle est vraiment cette voix de tonnerre que Jésus avait prédite en appelant les fils de Zébédée : Boanerges, enfants du tonnerre. A cette voix les idoles tremblent, les temples païens s'écroulent, les chrétiens surgissent du sol, la foi naît, couvrant de ses fleurs sanglantes la vieille Ibérie.

En effet, cette voix des apôtres est bientôt renforcée par celle des martyrs. Or, rien ne résiste à l'éloquence du sang. C'est le sang de saint Jacques lui-même, le premier des apôtres qui ait été martyrisé pour le Sauveur ; c'est le sang du diacre saint Vincent, le prédicateur de Saragosse, le héros de Valence, dont le supplice effroyable rappelle ou dépasse celui du diacre saint Laurent ; c'est le sang de sainte Léocadie, la glorieuse vierge martyre, patronne de Tolède ; c'est le sang de sainte Eulalie, la douce émule de sainte Agnès, immolée à l'âge de douze ans, et dont la *cantilène* sera le premier poème en langue d'oïl balbutié par la France du X^e siècle ; c'est le sang de sainte Engracia, une des patronnes de cette ville, qui lui a consacré une église ; enfin, c'est le sang de ces « innombrables martyrs », qui partagent, avec sainte Engracia, l'honneur de son sanctuaire, et auxquels vous avez élevé, sur une de vos places publiques, un monument de foi et de patriotisme³.

Ces héros de la foi devaient trouver un poète digne d'eux dans un des plus illustres fils de l'Espagne, une des gloires de Saragosse, le grand poète latin Prudence. Né un demi-siècle à peine après la grande persécution, où l'horrible Dacien fit périr tant d'Espagnols, il a pu recueillir l'écho de leurs pensées. Or, en célébrant leur gloire, il n'a pas oublié celle de la Vierge immaculée, *interemeta Virgo* ; on voit bien qu'il vécut

auprès de Notre-Dame del Pilar. Il exalte sa maternité divine et sa victoire sur les serpents venimeux de l'enfer. Porte-parole de l'Espagne des quatre premiers siècles, il exprime sa foi et son amour pour Marie.

Une foi prêchée par de tels apôtres, empourprée par de tels martyrs, chantée par un tel poète, est impérissable. Mais qui a donné à l'Espagne ces hommes illustres et surtout le premier d'entre eux ? C'est la Reine des apôtres et des martyrs, Marie. C'est donc à vous, ô Vierge del Pilar, que ce pays doit cette foi catholique dont il est si jaloux. Certes, il saura montrer splendidement sa reconnaissance au glorieux fils de Zébédée ; il lui élèvera, à Compostelle, un temple célèbre, où l'on viendra de toutes les parties du monde. Mais il n'oubliera pas qu'il vous doit son grand Santiago ; il n'oubliera pas que vous êtes apparue en ce lieu, ô douce Étoile du matin, annonciatrice du divin Soleil ; il reviendra ici, au cours des siècles, chanter la foi de son baptême. Il appellera toutes les générations en pèlerinage pour vous proclamer bienheureuse et pour vous vénérer sur cet auguste pilier, où ont reposé vos pieds : *adorabimus eam in loco ubi steterunt pedes ejus*¹.

II. — Marie chasse l'arianisme d'Espagne et y rétablit la foi catholique.

Victorieuse de l'infidélité, l'Espagne devait l'être aussi de l'hérésie arienne : et elle doit encore à la Vierge cette victoire, qui remplira le second chant de cette épopée.

La nation wisigothe avait envahi à peu près en même temps, au commencement du V^e siècle, l'Aquitaine et l'Espagne ; elle s'y était installée, grâce à la faiblesse de l'empereur Honorius, et y avait introduit l'arianisme qu'elle professait.

La France eut le bonheur de se débarrasser la première de cette hérésie. En 507, Clovis écrasait, à Vouillé, le fameux roi arien Alaric et rétablissait le catholicisme dans toute la Gaule. La lutte fut plus longue en Espagne : elle se termina, en 586, par une victoire plus belle que celle de Vouillé, par la victoire du martyr.

Théodosia, illustre femme espagnole, sœur de sainte Florentine et des trois grands évêques, saint Léandre, saint Isidore et saint Fulgence, avait épousé le roi Arien Léovigilde. Elle en eut deux fils, saint Herménégilde, le roi martyr, et Récarède, qui devait être le premier prince catholique d'Espagne. Elle n'eut pas la consolation de voir ici-bas la conversion de son mari et de ses fils, mais elle alla la demander à Dieu, dans le ciel.

Herménégilde, devenu roi de Séville du vivant de son père, avait épousé une princesse franque, Ingonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie. Ému par les conseils de cette pieuse fille de France, nouvelle Clotilde, et éclairé par les instructions de son saint oncle Léandre, nouveau Rémy, il se fit catholique. Son père, irrité, lui déclara la guerre, s'empara de lui par trahison, le jeta dans une

prison, et, après trois ans de menaces et de mauvais traitements, désespérant de le voir apostasier, il le fit décapiter.

Il est peu de figures aussi sympathiques et aussi chevaleresques que celle de saint Herménégilde. A la fleur de l'âge, il renonce à une couronne terrestre pour garder sa foi, et il offre à Dieu son sang pour baptiser sa patrie. Sa prière fut agréée.

Un an après son martyre, son père mourait, regrettant son horrible crime, maudissant l'arianisme et recommandant à saint Léandre de convertir Récarède, comme il avait converti Herménégilde. Récarède suivit l'exemple de Dieu son sang pour baptiser sa patrie. Sa prière fut agréée.

Ce fut un beau spectacle, mes Frères, lorsque, en 589, au troisième concile de Tolède, Récarède, entouré de soixante-quatre évêques et des grands du royaume, abjura solennellement l'hérésie et jura fidélité à la foi d'Herménégilde, de Santiago et de la Vierge Marie. Ce fut une heure émouvante, celle où le vénérable évêque de Séville, saint Léandre, se levant au milieu de l'auguste assemblée, célébra les bienfaits de la vérité catholique, et, dans une inspiration prophétique, affirma que, tandis que l'hérésie est une semence de discorde, la foi serait, pour l'Espagne, la condition de l'unité, de la paix et de toutes les grandeurs.

Ce fut un de ces événements qui ont un retentissement indéfini dans l'histoire. Aujourd'hui encore, ce pays s'en ressent pour son bonheur. La nation wisigothe, mêlée aux Suèves et aux anciens habitants du pays, les Celtibères, les Cantabres, les Basques, allait devenir cette grande nation espagnole, qui n'a pas de plus cher joyau que la foi de ses pères.

Or, cette insigne victoire sur l'erreur, proclamée au troisième concile de Tolède, c'est la Vierge qui l'avait remportée. L'arianisme, en attaquant la divinité de Jésus, niait le plus beau titre de Marie, celui de Mère de Dieu. Elle avait donc à venger sur lui une injure personnelle. Elle conspira avec les pieuses princesses Théodosia, Ingonde et sainte Florentine. Elle soutint Herménégilde dans sa lutte héroïque.

Comme pour bien marquer que c'était Elle qui combattait, Elle voulut que le coup mortel fût donné à l'hérésie dans une de ses églises, dans cette cathédrale de Tolède, qui lui avait été consacrée deux ans auparavant et qui devait si souvent retentir de ses louanges. Ce fut Elle qui inspira ces grands apôtres de l'Église wisigothe, lumières de l'Église universelle, saint Léandre et saint Isidore de Séville, avec leur frère saint Fulgence, avec saint Brailion de Saragosse, saint Jean de Biclair, saint Ildefonse et saint Julien de Tolède.

Ces illustres prélats, instruments de Dieu dans la conversion de leur peuple, étaient de fervents serviteurs de Marie. Que de fois leur voix s'éleva sur les bords de l'Èbre, du Tage ou du Guadalquivir, pour célébrer ses louanges !

Saint Isidore, successeur de son frère Léandre sur le siège de Séville, défend, dans son livre *Contre les Juifs*, la pureté sans tache de la Vierge, en lui appliquant la prophétie de la Tige de Jessé. Dans ses *Questions sur la Genèse*, il chante la victoire de la femme qui écrasa la tête du serpent. Saint Isidore, avec son frère saint Léandre, est encore le principal auteur de cette belle liturgie mozarabe, que l'illustre cardinal Ximénès de Cisneros devait recueillir et sauver en 1500, en lui accordant une chapelle dans la cathédrale de Tolède : c'est donc de son cœur que sont sortis ces accents de piété si tendre et si filiale envers la Mère de Dieu, qui remplissent le Bréviaire et le Missel de ce rite vénérable.

Saint Braulton, votre bien-aimé pasteur, disciple et ami intime de saint Isidore, professe, lui aussi, un immense amour pour la Vierge. D'une main, il arrache l'ivraie de l'arianisme dans son peuple, et de l'autre, il répand les fleurs de sa piété devant le saint Pilar, au pied duquel il veut être enterré.

Mais que dire du grand archevêque de Tolède, saint Ildefonse, si populaire dans ce royaume ? Qui ne connaît son ardente dévotion envers Marie ? Il écrit un traité célèbre sur sa *perpétuelle Virginité*, contre les erreurs de Jovinien et d'Elvidius ; il compose des prières, des poésies et un office en son honneur. Un matin, entendant des chants avant l'heure usuelle, dans sa cathédrale, il y accourt ; mais quelle n'est pas son émotion de voir la Vierge assise sur un trône, vêtue d'une chasuble plus blanche que la neige, *en toile du ciel*, comme dit la chronique, et d'entendre les anges chanter l'office qu'il a lui-même composé ! Bientôt Marie le fait approcher et lui remet la merveilleuse chasuble, comme gage de sa protection maternelle.

Murillo a peint cette scène dans un magnifique tableau : mais je croie qu'elle est gravée en traits plus indélébiles encore dans l'âme de tout Espagnol. Cette chasuble de neige, cette toile du ciel, n'est-ce pas le symbole de la foi immaculée et somptueuse, dont l'Espagne, délivrée d'Arius, est redevable à la Sainte Vierge ?

III. — La Reconquista. — Marie combat le Mahométisme en Espagne et y aguerrit la foi catholique. — Première période, la défensive : de Covadonga à Las Navas.

PÉLAGE ET NOTRE-DAME DE COVADONGA

Voici le cœur même de la grande épopée, une chanson de geste grandiose, qui demanderait, pour la chanter dignement, la majesté d'un Homère et la foi naïve d'un troubadour.

De même que les ariens au ^v siècle, les Musulmans, au ^{viii}, envahirent presque simultanément l'Espagne et la France. La France s'en délivra rapidement. Abder-Rhaman, écrasé par Charles Martel, succombait avec ses troupes, en 732, dans les plaines de Poitiers.

En Espagne, l'effort fut plus considérable.

Ce fut une lutte épique, gigantesque, qui dura près de huit siècles, pendant laquelle l'Espagnol refoula, pied à pied, l'invasisseur, reconquit sa patrie, lambeau par lambeau, lutte féconde, où il aguerrit sa foi, trempa son caractère et puisa cette fierté chevaleresque qui le caractérise.

Or, on peut dire que Marie se rencontre partout, au cours de cette guerre, couvrant de son égide les défenseurs de la religion, intervenant par de nombreux bienfaits aux moments les plus critiques et donnant la victoire aux héros de la *Reconquista*.

Le premier de ces héros à qui elle fait sentir sa protection, c'est Pélagie, le porte-drapeau du roi Rodrigue à la désastreuse bataille du Guadalete. Les Maures, vainqueurs, ont couvert la péninsule, martyrisant les chrétiens, et Pélagie reste avec une poignée de braves, pour incarner l'idée espagnole et catholique. Mais il a pour lui la Vierge guerrière.

Il s'est retranché dans les Asturies, sur la *montana de la Virgen* : il invoque sa céleste protectrice, il sort de la grotte de Covadonga, fait pleuvoir sur les Sarrasins des quartiers de roc et des troncs d'arbres. Bientôt l'ennemi est en fuite, et le vainqueur est proclamé roi sur le champ de bataille.

L'Espagne reconnaissante attribue à Marie cette première victoire qu'elle a remportée sur les Arabes. La grotte de Pélagie deviendra un des plus célèbres pèlerinages de ce pays ; les foules y accourront chaque année, à l'ermitage de la Vierge, en sa fête du 8 septembre ; et les chevaliers chrétiens ne s'élanceront dans la bataille qu'après avoir invoqué Santiago et Notre-Dame de Covadonga.

LE CID CAMPÉADOR

La victoire de Covadonga avait donné du cœur et de la confiance aux chrétiens. Ils se mettent à la lutte avec une énergie et une obstination que rien ne lassera. Ils élèvent contre les Musulmans des châteaux-forts, ces fameux *castillos*, d'où la Castille a tiré son nom.

Les luttes sont de tous les jours. Tantôt c'est la défaite, et ils offrent à Dieu leur sang pour leur foi. Tantôt c'est la victoire, et ils en reportent l'honneur à Marie.

C'est Elle qui soutient dans la lutte son dévot chevalier, le grand Ferdinand Gonzalès, premier comte de Castille, seigneur de Burgos, vainqueur des Maures à Osma et à Simancas : il avait toujours l'image de sa Reine, pendant la bataille.

C'est Elle qui, à la fameuse journée de Calatanazor, en 998, assure le triomphe des rois Bermude de Léon, Garcia de Navarre et Sanche de Castille sur le fameux Almanzor.

C'est Elle qui, en 1085, s'empare de Tolède avec le Cid, et, en 1118, entre triomphalement dans cette ville de Saragosse, avec Alphonse le Batailleur.

Je viens de nommer le Cid. Voilà un nom qu'il faut saluer très bas, comme un des plus

magnifiques de l'histoire espagnole. Le Cid Campéador incarne la résistance chrétienne à Mahomet. Il se peut que la légende ait embelli son histoire : il se peut que le fameux Ruy Diaz de Bivar, chanté par le Romancero,

C'est l'homme de la croisade éternelle, qui n'a pas, comme les Français, à franchir les mers pour rencontrer le Sarrasin, mais qui le trouve à la porte de son manoir délabré et fonce sur lui, lance baissée, en invoquant Santiago et Santa Maria.

Guilhem de Castro et notre Corneille, dépasse de beaucoup le personnage réel du ^{xii} siècle. Mais il représente une grande réalité, le type de chevalier chrétien tel que l'Espagne l'a conçu et l'a réalisé dans de nombreux guerriers. C'est le véritable *hidalgo* castillan et catholique, parangon de loyauté et d'honneur, toujours prêt à braver la mort pour sa religion et sa patrie. C'est la force au service du droit. C'est l'homme de la croisade éternelle, qui n'a pas, comme les Français, à franchir les mers pour rencontrer le Sarrasin, mais qui le trouve à la porte de son manoir délabré et fonce sur lui, lance baissée, en invoquant Santiago et Santa Maria. C'est le paladin de Notre Dame.

Le véritable Cid fit, croit-on, partie d'une Confrérie de l'Immaculée-Conception établie à Burgos, la plus ancienne du monde peut-être. Quand il est banni par Alphonse VI, il descend de cheval en passant devant l'autel de Santa Maria, et il lui demande sa protection dans les combats qu'il va livrer aux Maures.

Quant à l'autre Cid, formé à son image, celui qui fut légion en Espagne, il nous apparaît toujours comme un serviteur de Marie. Il lui doit ce sens de la délicatesse et de l'honneur, ce respect de la femme, ce dévouement à la faiblesse qui sont comme l'âme de la chevalerie. Il lui doit aussi sa bravoure : car il a en Elle une absolue confiance. Avant de partir pour la guerre, il fait sa veillée d'armes devant un autel de la Vierge, à Montserrat, au Pilar, à Roncevaux, à Covadonga, aux pieds de la Virgen de la Antigua, à Tolède ; il prend pour protectrice et pour idéal, la Femme terrible, qui broie sous ses pieds l'injustice et l'erreur.

LES ORDRES MILITAIRES

De cette idée du chevalier chrétien sont nés ces Ordres religieux et militaires qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de la Reconquête. Ce fut vraiment la fleur de la chevalerie. Mais cette fleur a poussé aux pieds de la Vierge des batailles. C'est une institution mariale.

Les chevaliers de Santiago, de Calatrava, d'Alcantara, de Roncevaux, de Notre Dame de Montesa, de Notre Dame de la Merci choisissaient Marie pour leur première patronne. Ils se distinguaient par leurs croix rouges, vertes, or, noires, mais portaient,

pour la plupart, le manteau blanc, la couleur de la Vierge et de saint Jacques, le chevalier à la blanche armure.

Les chevaliers de Calatrava, d'Alcantara et de Montesa ajoutaient aux trois vœux de religion celui d'honorer particulièrement l'Immaculée Conception de Marie.

Ceux de Roncevaux avaient pour centre, dans cette ville, un pèlerinage célèbre de la Vierge, où l'on envoyait une partie des trophées de la bataille de Las Navas.

Ceux de Notre-Dame de Montesa étaient plus particulièrement que les autres consacrés à Marie, dont ils portaient le nom.

Quant à l'Ordre de la Merci, ce fut la Sainte Vierge elle-même qui le suscita. Apparaissant, en même temps, au roi Jacques I^{er} d'Aragon, à saint Raymond de Penafort et à saint Pierre Nolasque, elle leur commanda de fonder un Ordre à l'imitation de celui de la Trinité, récemment institué en France, pour la rédemption des captifs. Les membres devaient s'engager, par vœu, à se livrer eux-mêmes en esclavage entre les mains des Maures, si c'était nécessaire, comme caution des prisonniers chrétiens, délivrés sans rançon. Les troncs destinés à recevoir les aumônes des fidèles pour le rachat des captifs portaient l'image de Marie tenant son fils entre ses bras. Ainsi, après avoir soutenu ses enfants dans la lutte, la Mère de la divine Merci ne les abandonnait pas dans l'esclavage et les arrachait à la cruauté des Maures.

IV. — La Reconquista. — Seconde période, l'offensive : de Las Navas à la prise de Grenade.

LA VICTOIRE DE LAS NAVAS DE TOLOSA

Un des plus hauts faits de la grande guerre contre le croissant, le plus célèbre peut-être, ce fut la bataille de Las Navas de Tolosa, en 1212.

Alphonse VIII, de Castille, battu à Alarcos, avait juré de prendre sa revanche. Il se rendait compte, avec toute l'Europe, que la prochaine bataille serait décisive pour la chrétienté. Il fit appel à ses alliés. La France répondit à sa voix : mais elle lui envoya mieux que ses chevaliers, l'étendard de la Vierge de Rocamadour, porté par le prieur de ce célèbre monastère.

Le prieur ayant déployé la bannière de Rocamadour, l'image virginale qui y rayonnait effraya les Maures. Ils prirent la fuite, et bientôt cent mille de leurs cadavres jonchaient la plaine.

La rencontre eut lieu à Las Navas de Tolosa. Elle fut d'abord défavorable aux chrétiens, qui commençaient à fuir. Mais le

prieur ayant déployé la bannière de Rocamadour, l'image virginale qui y rayonnait effraya les Maures. Ils prirent la fuite, et bientôt cent mille de leurs cadavres jonchaient la plaine. Cette victoire fut le salut de l'Espagne : comme plus tard celle de Lépante, elle eut un immense retentissement dans le monde. Elle porta un coup mortel à la puissance musulmane qui, depuis lors, alla toujours déclinant au pays du Cid. A partir de ce jour, l'Espagne prend résolument l'offensive ; elle ne se contente plus de se défendre dans ses *castillos*, elle attaque, elle refoule l'infidèle.

Or, tout l'honneur de cette journée revient à la Sainte Vierge. C'est Elle qui, au moment où tout semble perdu, vient au secours de ses enfants et se montre en leur faveur plus terrible qu'une armée rangée en bataille. C'est Elle que vos pères, dans leur belle langue sonore, proclament la glorieuse *vencedora*, l'immortelle *triumfadora* de Las Navas de Tolosa.

LE ROSAIRE ET LA BATAILLE DE MURET

Mais comment passer ici sous silence une autre victoire chrétienne, la victoire de Muret, qui, pour n'avoir pas été remportée en Espagne, n'en est pas moins due à l'un des plus illustres Espagnols, saint Dominique de Guzman, et à la Très Sainte Vierge ? Saint Dominique, né à Calahorra, au royaume de Castille, est un des plus grands serviteurs de Marie. On peut dire que rien n'a contribué autant que son Rosaire à populariser le culte de Notre-Dame et qu'il lui a ainsi formé, avec des milliards de cœurs humains, un collier d'honneur plus précieuse que toutes les perles et pierreries du monde.

Saint Dominique connaissait Alphonse VIII, le vainqueur de Las Navas, et il a dû prier plus que personne pour le succès de cette bataille. Mais c'est à la journée de Muret qu'il joue le plus grand rôle. Affligé de voir les ravages de l'hérésie albigeoise dans le Midi de la France, Dominique avait prié Marie et Marie lui avait révélé qu'il vaincrait par le Rosaire.

Le Rosaire ! Qu'y a-t-il de plus faible et de plus enfantin aux yeux du monde ? Mais, qu'y a-t-il de plus fort en réalité ? C'est une arme plus terrible que l'épée, arme redoutée de l'enfer, arme qui a rendu invincibles bien des héros chrétiens. C'est l'arme qui écrasa l'Albigisme à Muret, comme plus tard le Mahométisme à Lépante.

Une main qui a égrené le chapelet n'en manie que plus brillamment l'épée.

La veille du combat, Simon de Montfort, le champion de la foi catholique, et Dominique, son ami, récitaient humblement le Rosaire. Pendant la mêlée, le saint le murmurait encore, en élevant la croix au-dessus des combattants ; et Simon de Montfort montrait qu'une main qui a égrené le chapelet n'en manie que plus brillamment l'épée.

Ainsi donc, à l'aurore de ce grand XIII^e siècle, et à un an de distance l'une de l'autre, deux victoires mariales écrasèrent l'infidélité et l'hérésie. A Tolosa, l'Espagne catholique combattait sous une bannière de Marie, portée par un moine français de Rocamadour. A Muret, la France catholique combattait sous l'égide de Marie, portée par un moine espagnol, saint Dominique.

Vous avez donc bien raison, mes Frères, d'aimer et d'honorer si magnifiquement le Rosaire. Tout à l'heure vous allez, dans une procession splendide, promener un gigantesque Rosaire vivant, dont les grains, représentés par de mouvantes lumières et par des hommes, iront s'égrenant à travers les rues de cette cité, au chant des *Ave Maria*. La statue de Notre-Dame del Pilar, entourée d'anges, présidera ce cortège pittoresque : c'est justice ! Si le Rosaire est catholique et universel par son esprit et par sa pratique si populaire, j'ose dire qu'il est franco-espagnol par ses origines, et que nulle part il n'est plus à sa place que dans ce Congrès, qui réunit aux pieds de Notre-Dame del Pilar les compatriotes de saint Dominique et de Simon de Montfort.

SAINT FERDINAND III DE CASTILLE

Voici un autre prince, défenseur de la foi, saint Ferdinand III, roi de Castille, lui aussi grand paladin de la Vierge.

Le vainqueur de Tolosa, Alphonse VIII, avait eu deux filles, l'une, Blanche de Castille, mère de saint Louis, roi de France, et l'autre, Bérenguela, mère de saint Ferdinand. Saint Louis et saint Ferdinand sont donc deux cousins germains ; ils s'aiment tendrement ; ils sont dignes l'un de l'autre et dignes des peuples qu'ils gouvernent.

Tandis que saint Louis va en Orient, pour combattre les Infidèles, saint Ferdinand les harcèle dans son propre pays. C'est une des grandes figures de la Reconquista. Il bat l'émir de Grenade, à Jérès, en 1233. En 1236, après un long siège, il s'empare de Cordoue, la vieille capitale des Kalifes. Il enlève Séville et Jaen, et ne laisse aux Maures que le petit royaume de Grenade. L'inscription arabe, jadis gravée sur son tombeau à la cathédrale de Séville, l'appelle « un grand conquérant, le plus noble des rois, le plus loyal, le plus généreux, le plus justicier, le plus hardi, le plus bienveillant, le plus magnifique, le plus humble devant Dieu et le plus fier devant les hommes au service de Dieu ».

Humble devant Dieu, fier au service de Dieu, je ne connais de plus belle devise pour un roi !

Or, ce grand Conquistador était un enfant très aimant de la Sainte Vierge. Il s'efforçait de la glorifier et de la faire aimer de son peuple et de sa famille. Il éleva son fils Alphonse le Sage dans ces sentiments, et ce prince, aussi brillant poète que vaillant guerrier, devait écrire un jour, en l'honneur de Marie, rose des roses, et fleur des fleurs, de charmantes cantilènes, en dialecte galicien, que nous a conservées le Romancero. C'est saint Ferdinand qui commença, à Burgos, cette incomparable cathédrale, une des plus belles du monde, qui

porte si haut le nom et la gloire de Notre-Dame. Sans cesse il invoquait sa céleste Protectrice et lui attribuait tous ses succès. Il ne s'élançait jamais dans la mêlée sans porter, attachée à l'arçon de sa selle, une figurine en ivoire de la *Virgen de las Battallas*, que l'on garde encore à la cathédrale de Séville. On voit aussi dans la même cathédrale, sur l'autel de la chapelle royale et sous un dais d'argent, la *Virgen de los Reyes*, statue de Notre-Dame, patronne de Séville, en robe de satin blanc, couverte de bijoux, que saint Ferdinand avait reçue de saint Louis. Glorieuse époque, mes Frères, où deux puissantes nations avaient à leur tête deux saints issus du même sang et où un acte de foi et de piété mariale cimentait l'amitié des peuples et des rois. Le monde reverra-t-il jamais cette splendeur morale ? Les siècles de progrès matériel valent-ils les siècles de foi, et la grandeur des machines peut-elle remplacer la grandeur des âmes ?

DON JAIME D'ARAGON, LE
CONQUISTADOR

Don Jaime d'Aragon, le Conquistador, contemporain de saint Ferdinand, fut, lui aussi, comme l'indique son surnom, un brillant guerrier. Il conquiert Majorque en 1232, Minorque en 1242 ; il s'empara de Valence et chassa les Maures d'un grand nombre de villes. Or, sa dévotion à Marie était aussi ardente que celle de son illustre voisin, saint Ferdinand de Castille, et il montra que, sur ce terrain de la piété mariale, comme sur celui de la valeur militaire, la *Casa Real de Aragon* marchait avec la *Casa Real de Castilla*.

Il avait coutume de dédier au culte de la Vierge, sous le vocable de l'un de ses mystères, particulièrement de son Assomption, la principale mosquée de toutes les cités qu'il enlevait à l'ennemi. On dit qu'il offrit ainsi plus de deux mille sanctuaires à la patronne de l'Espagne. Ce chiffre énorme honore à la fois et sa piété et sa valeur guerrière, mais ne paraîtra pas invraisemblable si l'on songe qu'il enleva au Croissant d'immenses territoires, entre autres les îles Baléares et le royaume de Valence.

LES MOSQUÉES CONVERTIES EN CHAPELLES
DE MARIE

Cet usage ne fut pas particulier à Don Jaime ; on le retrouve à toutes les époques de la Reconquête. C'était une pensée délicate de vos pères. En transformant les mosquées en sanctuaires de la Vierge, ils réparaient les blasphèmes des Maures envers la Mère de Dieu ; ils substituaient son culte très pur au culte sensuel de l'Islam ; enfin ils reconnaissaient en Elle la patronne de leurs armes, à qui ils devaient leurs victoires.

C'est ainsi qu'une mosquée de Tolède devint Santa Maria la Blanca. La grande mosquée de Séville servit longtemps de cathédrale sous le nom de Santa Maria del Sede, jusqu'au jour où, ébranlée par un tremblement de terre, elle fut remplacée, en 1401, par l'immense cathédrale actuelle. A Grenade, une des mosquées fut dédiée à Notre-Dame des Douleurs.

Un poète moderne, Pierre-Antoine

Alarcon, a délicatement exprimé la haute pensée qui présidait à ces transformations dans une jolie poésie intitulée *La Virgen de las Angustias*.

« Ici, dit-il, où, chargée de perles et de parfums, la femme s'étendait, avilie et esclave, ici où les Maures savourèrent leurs amours et élevèrent parmi les fleurs le temple du plaisir, au pied de la colline qui se montre encore couronnée de l'Alhambra grenadine, palais de l'amour, les chrétiens ont élevé une demeure plus divine, la maison de la Vierge, le temple de la douleur. »

V. — La Reconquista. — Fin de la guerre ; la prise de Grenade. — Épilogue : la bataille de Lépante.

LES SOUVERAINS CATHOLIQUES ET LA PRISE
DE GRENADE

Enfin, nous arrivons au dernier épisode de la lutte séculaire, la prise de Grenade, en 1492.

**L'honneur de l'Espagne
et de la croix demandait
qu'il ne restât plus un
seul drapeau insulteur
du Christ et de sa Mère
sur la terre catholique.**

Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, ayant réuni, par leur mariage, toutes les terres et toutes les forces de l'Espagne sous leur sceptre royal, résolurent de tenter un suprême effort pour chasser l'envahisseur de son dernier refuge. Ce n'était pas une vulgaire ambition qui les animait, c'était un sentiment très noble de patriotisme et de religion. L'honneur de l'Espagne et de la croix demandait qu'il ne restât plus un seul drapeau insulteur du Christ et de sa Mère sur la terre catholique.

Les souverains se préparèrent à cette lutte par la prière ; mais ils s'adressèrent spécialement à Marie. Ils firent des vœux à la Vierge del Sagrario de Tolède, ils invoquèrent Notre-Dame del Pilar, ils invoquèrent l'Immaculée Conception, à laquelle la reine avait une dévotion particulière, comme nous l'apprenons par un bref du Pape Innocent VII, qui la loue de ce sentiment.

Marie ne pouvait manquer de se laisser toucher. Elle avait toujours été la protectrice de la foi espagnole. Elle devait étendre sa protection sur l'armée réunie aux portes de Grenade, dans le village baptisé de ce beau nom : Santa-Fé, la Sainte Foi.

En effet par une coïncidence où apparaît clairement l'intention du Ciel, ce fut le vendredi 2 janvier 1492, jour où l'Église d'Espagne commémorait l'apparition de Notre-Dame à saint Jacques, alors que d'un bout à l'autre du pays une immense supplication montait vers la Vierge del Pilar, que le souverain de Grenade, Boabdil, ouvrit

enfin les portes de sa capitale aux souverains catholiques. N'était-ce pas à Marie qu'il rendait ses clefs ?

Oui, c'était bien à Elle, et personne n'en douta sur cette terre de foi. L'armée catholique le reconnut. En effet, lorsque, sur la haute tour de la Véla, à côté de la croix primatiale du nouvel archevêque de Grenade, à côté des étendards de saint Jacques et de Castille, un héraut d'armes eut jeté à la plaine ces paroles triomphales : « Santiago ! Santiago ! Santiago ! Castilla ! Castilla ! Granada ! Granada ! Granada ! », il ajouta aussitôt que Don Ferdinand et Dona Isabelle avaient conquis ce nouveau royaume contre les Maures avec l'aide de Dieu, de la glorieuse Vierge, sa Mère, et du bienheureux apôtre saint Jacques.

Là voilà donc terminée, après huit siècles environ de luttes héroïques, la grande Reconquista de l'Espagne. Huit siècles durant, ses enfants ont versé leur sang en invoquant Marie. Huit siècles durant, des gorges de Covadonga aux remparts de Grenade, du pauvre camp de Pélage aux tentes superbes de Santa-Fé, par-dessus les sierras neigeuses et dans les plaines ensoleillées, la Vierge des batailles a promené sa bannière et semé l'héroïsme avec la victoire : et, au soir de cette journée mémorable du 2 janvier, il me semble la voir, debout sur la tour de la Véla, jetant à la terre, enfin délivrée, ce conseil maternel : « Espagne, sois toujours fidèle à la foi que je t'ai gardée. »

LA BATAILLE DE LÉPANTE

Lorsque les derniers Musulmans eurent repassé sur la terre d'Afrique, il semble que l'Espagne triomphante ait eu le droit de se reposer et d'oublier pour toujours cet odieux Croissant qui ne la menaçait plus.

Cependant elle ne voulut pas se désintéresser du salut de la chrétienté, et elle regardait parfois du côté de l'Orient, où Mahomet rassemblait toujours ses hordes pour les lancer sur l'Europe. Un jour un cri d'alarme retentit. Pie V faisait appel aux chrétiens, pour sauver la religion en péril. L'Espagne vola à son secours.

Un de ses princes, Don Juan d'Autriche, frère de Philippe II, fut mis à la tête de la flotte catholique. Il commandait les vaisseaux de l'Espagne, de Venise et du Pape. Il anéantit les forces turques dans les eaux de Lépante. Ce fut une belle victoire mariale, puisqu'elle eut lieu le jour de la fête du Rosaire, au moment où le Pape et des millions de fidèles invoquaient Marie, secours des chrétiens. Mais ce fut aussi une belle victoire espagnole, et le fils de Charles V put suspendre, avec une légitime fierté, à l'autel de Notre-Dame, dans la cathédrale de Tolède, les sept bannières bleu et or des galères chrétiennes et l'étendard triangulaire du Prophète, orné de lettres rouges.

Tel fut, près d'un siècle après la prise de Grenade, le splendide épilogue de la lutte contre les Maures. Mais il nous faut revenir en arrière, au lendemain de la victoire des souverains catholiques.

VI. — Le siècle d'or. — La foi espagnole, reconnaissante, loue Marie par la bouche des apôtres et des saints.

L'Espagne allait recevoir la récompense de ses luttes généreuses pour la foi. La même année où elle reprenait Grenade, Dieu lui donnait un nouveau monde, et, bientôt après, s'ouvrait pour elle cette ère de grandeur matérielle, intellectuelle et morale que ses écrivains ont appelée leur siècle d'or, *nuestro Siglo de oro*. C'était l'époque où le soleil ne se couchait pas sur les États de Charles-Quint et de Philippe II, l'époque où les apôtres, les saints, les docteurs et les artistes espagnols remplissaient le monde de leur gloire.

Or, ce siècle d'or fut un siècle marial. Marie le domine tout entier de son nom. D'une part, Elle étend sa protection et son influence sur les grands hommes et sur leurs œuvres ; d'autre part, Elle les glorifie et Elle est glorifiée par eux. C'est ce que nous allons constater dans le domaine de l'apostolat et de la sainteté, de la science et de l'art.

L'APOSTOLAT : CHRISTOPHE COLOMB,
FRANÇOIS-XAVIER

Après avoir longtemps défendu la foi chez elle, l'Espagne allait la répandre dans le monde. Elle allait produire des apôtres plus généreux encore que ses vieux chevaliers, magnifiques conquérants des âmes qu'ils devaient gagner à l'amour du Christ et à l'amour de Marie.

Le nom de la Vierge se trouve associé d'une manière providentielle à la découverte de l'Amérique. Christophe Colomb avait donné à sa caravelle amirale le nom de Santa Maria. Et c'est bien Santa Maria qui le portait vers sa sublime conquête. Mais il y a mieux : Santa Maria voulut montrer son intervention par une circonstance plus que singulière.

Nous avons vu que Grenade avait été prise le 2 janvier, jour de l'apparition de la Vierge del Pilar. Or, ce fut le 12 octobre de la même année, en la fête liturgique de la même Vierge del Pilar, que Colomb planta la croix et la bannière espagnole sur le sol du Nouveau-Monde. L'incrédulité aura beau crier : simple coïncidence ! Il est des coïncidences si curieuses que l'esprit humain se refuse à y voir un hasard et qu'une secrète logique lui dit : le doigt de Dieu est là ! *Digitus Dei est hic !* La prise de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde, deux des événements les plus considérables de l'histoire mondiale, survenues la même année, aux deux fêtes de Notre-Dame del Pilar, patronne de l'Espagne, ce sont là des coïncidences devant lesquelles il est impossible de ne pas s'écrier : *digitus Mariae est hic !* le doigt de Marie est là.

Christophe Colomb sut le reconnaître. Il donna le nom du Sauveur, *San Salvador*, à la première terre où il aborda ; c'était justice, car à tout Seigneur tout honneur. Mais il donna à la seconde le nom du grand mystère marial, il l'appela l'*Ile de la Conception*.

Le 8 décembre, il se trouvait à Espanola.

« Ce jour-là, dit l'historien Antoine Herrera, Colomb, pour honorer la fête de la Conception de Marie, fit pavoiser ses vaisseaux et tirer des salves d'artillerie. »

L'année suivante, il baptisait deux Antilles des noms de deux grands pèlerinages espagnols de la Vierge, la *Guadeloupe* et *Montserrat*.

Or, ce grand serviteur de Marie était un apôtre. C'était une pensée de foi en même temps qu'une intuition de génie, qui l'avait poussé en avant : il voulait faire connaître le nom de Jésus aux peuples d'outre-mer. Quand on lui parlait des richesses des Indes occidentales, il répondait, en levant les yeux au ciel, que la véritable perle de l'Inde, c'est l'âme de l'Indien. Et sa seule consolation ici-bas, au milieu de ses épreuves et de ses disgrâces, fut d'avoir frayé la voie aux missionnaires.

Bientôt, en effet, les missionnaires portaient pour la conquête des âmes : les uns vers les nouvelles terres de l'Occident, les autres vers le vieux monde de l'Orient. Parmi ces derniers, il en est un qui fut le géant de l'apostolat dans les temps modernes, un nouveau saint Paul, François Xavier. François Xavier fut le chevalier de la sainte Foi, Santa Fé, nom béni qu'il donna au collège de Goa : mais il fut aussi un insigne chevalier de Marie. Il écrivait : « J'ai trouvé les peuples rebelles à l'Évangile toutes les fois que, à côté de la croix du Sauveur, j'ai omis de montrer l'image de sa Mère. » Quand il fit son entrée solennelle à la Cour du roi de Bungo au Japon, il fit porter devant lui en grande pompe une image de Marie, enveloppée dans une riche écharpe de damas violet. Il finissait toutes ses prédications par le *Salve Regina*, et il mourut en murmurant la touchante prière : *Monstra te esse matrem*.

A la suite de Xavier, des milliers et des milliers d'apôtres s'élançèrent des terres catholiques vers les terres infidèles, et pendant deux siècles l'Espagne partagea avec le Portugal la gloire de fournir les principales missions du monde de héros et de martyrs. Ils s'en allaient par le monde, criant partout : « Gloire au Christ et gloire à Marie. » Ils semaient la vertu et la sainteté. Pierre Claver étonnait Carthagène par sa charité, San Turibio édifiait Lima par son zèle épiscopal, et sainte Rose de Lima et la bienheureuse Marianne Parédès, le lis de Quito, faisaient aimer Marie par l'imitation de sa pureté virginale. Les Espagnols répandaient au Mexique le culte de Notre-Dame de la Guadeloupe, dont le sanctuaire américain devait surpasser la gloire de celui qu'elle possédait dans la mère-patrie.

LA SAINTÉTÉ : SAINT IGNACE, SAINTE
THÉRÈSE, ETC.

L'éclosion la plus merveilleuse de ce temps, ce fut celle des saints. Nous venons d'en nommer plusieurs, mais il y en a d'autres.

Voici d'abord Ignace de Loyola, avec sa glorieuse phalange. C'est un fier hidalgo et un vaillant soldat. Il a héroïquement combattu à Pampelune. Blessé et obligé au repos, il rêve de croisades et d'exploits

chevaleresques. Comme tout gentilhomme de son temps et de son pays, il regrette de n'avoir plus de Maures à pourfendre. Il demande, pour se distraire, des romans de cape et d'épée. Dans la vieille *Casa Solar* de Loyola, on ne trouve que la vie des saints. « Voilà, se dit-il, les vrais héros, les vrais chevaliers ! » Il jure de les imiter. Marie lui apparaît, tenant son Enfant dans ses bras, éclatante de lumière et de beauté. Désormais, elle sera la Dame de ses pensées. Comme ses aïeux, les guerriers de la Reconquête, il veut commencer sa carrière par une veillée d'armes aux pieds de la Vierge. Il se rend au célèbre sanctuaire de Montserrat. Il dépose son épée sur l'autel de Notre-Dame, en la vigile de l'Annonciation.

Désormais il ne respirera plus que pour Jésus et Marie. Longtemps il porte sur son cœur une image de Notre Dame du Cœur, c'est-à-dire de Notre Dame au cœur transpercé d'un glaive, et il ne s'en dessaisit que par affection pour l'un de ses fils. Il fonde sa Compagnie à Montmartre, le jour de la fête de l'Assomption. Il fait vœu, à Paris, de défendre l'Immaculée Conception. Plus tard, à Rome, il fait de l'enseignement de cette vérité une des règles du Collège Romain. Enfin, il honore d'une dévotion toute spéciale Notre Dame della Strada, et demande son image vénérée pour l'église de sa Compagnie.

Dans son lumineux sillage, les saints abondent : pour ne nommer que les plus illustres, et qui furent ses compatriotes, quels noms que ceux de François-Xavier, déjà nommé : François de Borgia, le célèbre duc de Gandie, ami de Charles-Quint, devenu un prodige d'humilité et de charité ; saint Pierre Claver, l'héroïque apôtre des nègres, et enfin saint Alphonse Rodriguez, une des âmes les plus naïvement et les plus tendrement dévouées à la Reine des cieux. Chacun de ces noms évoque, avec le souvenir des services les plus glorieux rendus à l'Église, celui d'une vie toute de dévouement *ad majorem Dei et Mariae gloriam*.

Elle est belle aussi, la phalange du Carmel ! A sa tête marche sainte Thérèse. Ce nom brille comme le soleil au ciel de la Castille. Thérèse, c'est à la fois le génie et la sainteté. C'est la femme dans ce qu'elle a de plus délicat et le docteur de l'Église dans ce qu'il a de plus sublime. C'est l'âme aux contrastes étonnants et superbes, âme très humaine et très divine, très mystique et très chevaleresque ; c'est l'âme espagnole à sa plus haute puissance, éprise du sentiment de l'honneur, dont elle parle avec une fierté toute castillane, et en même temps affamée d'humiliations et de sacrifices par amour pour Jésus crucifié. Aussi je comprends que l'Espagne en soit fière, et que sous Philippe IV, elle l'ait choisie pour sa patronne, après Notre Dame et saint Jacques.

Or, sainte Thérèse est embrasée d'amour pour la Mère de Dieu. Elle écrit de belles pages sur l'*Ave Maria*. Elle raconte que le Rosaire était sa consolation et sa force. Un jour Notre Seigneur le lui prend et le lui rend, mais enrichi de quatre diamants incrustés dans la croix d'ébène. Elle honore particulièrement l'Immaculée Conception

et l'Assomption. La fête du 15 août est, pour elle, un jour de grâces extraordinaires. Une année, elle voit en extase la Vierge portée au ciel par les anges, spectacle magnifique, qu'elle se déclare impuissante à reproduire. Une autre année, en ce même jour, Marie la revêt d'une robe éblouissante et lui met au cou un collier d'or et de pierreries, symbole des grâces dont elle la comble.

A côté de la Réformatrice du Carmel, se dresse le Réformateur, saint Jean de la Croix. Il étouffe le monde par la profondeur de sa mystique et conduit les âmes à travers la nuit de l'épreuve à la clarté de l'extase. Or, lui aussi est un noble serviteur de Marie, dont il parle avec un filial amour. Thérèse et Jean de la Croix sont deux âmes éminemment mariales. Elles ont trouvé Marie sur la montagne des Aromates ; elles l'ont suivie au Calvaire et au ciel.

Et combien d'autres saints brillent, à cette époque, comme des étoiles au ciel de l'Espagne ! Saint Jean de Dieu édifie la ville de Grenade et son siècle par son héroïque charité envers les malades. Saint Pierre d'Alcantara est le héros de la Pénitence. Saint Thomas de Villeneuve est le modèle des pasteurs. C'est le prédicateur éloquent que Charles-Quint aime à entendre, caché dans son auditoire. C'est l'aumônier généreux, que le Pape Paul V, en le béatifiant, ordonne de peindre avec une aumônière à la main au lieu de crosse. Saint Louis-Bertrand défend avec zèle l'Immaculée Conception. Saint Pascal Baylon, que Léon XIII a déclaré patron de toutes les œuvres eucharistiques, a deux grandes dévotions : la Sainte Hostie et l'Immaculée Conception. Le bienheureux Jean d'Avila étonne sainte Thérèse elle-même par sa piété et son zèle apostolique. Il affirme que la sainteté de la Vierge dépasse celle de tous les saints et de tous les anges réunis, belle pensée que Suarez lui emprunte et développe avec éclat à l'Université de Salamanque.

Toutes ces grandes âmes forment comme un collier de pierreries et d'or que Marie, après l'avoir porté autour de son cou, suspend au cou de l'Espagne catholique, plus précieux que celui dont elle orna un jour la vierge d'Avila.

VII. — Le siècle d'or. — La foi catholique loue Marie par la voix des savants et des artistes.

LA THÉOLOGIE MARIALE.
DÉVOTION DE L'ESPAGNE POUR
L'IMMACULÉE CONCEPTION

Après la sainteté, il n'y a rien, ici-bas, de plus excellent que la science. Et l'Espagne, ayant reçu ce don de Dieu, s'empresse d'en faire hommage à la Vierge.

C'est surtout par la théologie qu'elle s'est distinguée. Or, ses grands docteurs ont écrit des pages admirables en l'honneur de Marie : ils ont développé, comme on ne l'avait jamais fait avant eux, la théologie mariale. Suarez aimait tant Marie qu'il aurait, disait-il, donné tous ses in-folio pour un *Ave Maria* bien récité. Il a exposé brillamment les plus belles

thèses sur la sainteté de la Mère de Dieu, comparée à celle des saints et des anges, sur Marie, considérée comme le canal de toutes les grâces dont Jésus est la source, sur l'Immaculée Conception.

Mais les défenseurs de ce dernier mystère sont innombrables. C'est celui que la théologie espagnole a soutenu avec le plus d'abondance et le plus de ferveur. Les ouvrages qu'elle lui a consacrés forment d'immenses bibliothèques.

Au concile de Trente, le cardinal Pacheco, évêque de Jaen, appuyé par les Pères Jésuites Lainez et Salmeron, s'en fit le champion infatigable. C'est grâce à lui que, dans la cinquième session, le 17 juin 1546, le concile proclama, dans ses canons sur le péché originel, qu'il n'entendait pas comprendre dans ce décret la bienheureuse et Immaculée Vierge Marie.

De tout temps, l'Espagne s'est signalée par son zèle pour ce privilège de la Mère de Dieu. Les confréries de l'Immaculée Conception remontent au Moyen Âge. On croit qu'il y en avait une à Burgos, dès le X^e siècle, et que le fameux héros Fernand Gonzalès, et plus tard le Cid Campéador, en firent partie.

Charles V fait broder sur son guidon et graver sur son armure l'image de Marie Immaculée. Philippe II la fait sculpter sur son écusson.

Charles V est membre de la confrérie de l'Immaculée, à Tolède. Il fait broder sur son guidon et graver sur son armure l'image de Marie Immaculée. Philippe II la fait sculpter sur son écusson.

Les écoles se font gloire de soutenir ce mystère. Les Universités s'y obligent par vœu. Les corporations, les municipalités, les villes suivent cet exemple. De tous côtés, les Espagnols font un serment, qu'ils appellent le serment sanglant, *el voto sangriento*, celui de défendre jusqu'au sang l'Immaculée Conception de Marie.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que la dévotion à la Vierge Immaculée ait jeté de si profondes racines dans la vie sociale espagnole. Une des salutations populaires les plus répandues consiste à aborder ses amis avec ce mot : *Ave, Maria Purissima*, auquel ils répondent : *Sin pecado concebida*. Une des exclamations par lesquelles s'expriment le plus souvent la crainte, ou la surprise, ou la joie est celle-ci : *Jésus ! Ave, Maria purissima !* C'est encore la formule par laquelle on proteste contre un blasphème. D'après un ancien usage, encore conservé dans bien des villes, le *sereno* ou veilleur, chargé d'annoncer les heures dans les rues pendant la nuit, ajoute à chacune d'elles la pieuse prière : *Ave, Maria purissima !*

Que de coutumes pittoresques ou charmantes on relèverait encore au pays de la

Vierge, comme ces processions que les confrères du Rosaire, en Catalogne, font de grand matin, avant le lever du jour, munis de lanternes, pour louer Celle qui fut l'aurore du Soleil éternel !

LES ARTS : LA POÉSIE, L'ARCHITECTURE, LA PEINTURE. — MURILLO, LE PEINTRE PAR EXCELLENCE DE MARIE

L'Espagne n'avait pas attendu d'être délivrée des Maures pour offrir à Marie des œuvres d'art.

De tout temps, ses poètes ont chanté la Vierge. Prudence avait entonné l'hymne marial dans sa belle poésie latine. Saint Ildefonse l'avait continué dans l'idiome des Wisigoths. Les chroniques rimées du moyen âge et le Romancero leur font un long et charmant écho. Alphonse le Sage célèbre, en des cantilènes délicates, la Rose des roses. Raymon Lulle, le docteur Illuminé, chante sa beauté dans la langue des trouvères.

Mais au siècle d'or, et aux siècles suivants, dans tous les rythmes, dans tous les modes, d'innombrables poètes forment comme un immense orchestre en l'honneur de Marie.

Gil Vicente a des accents d'amour pour la Doncella du ciel si belle, si gracieuse, si charmante :

*Muy graciosa es la Doncella.
Como es bella y hermosa !*

Les auteurs des *Autos Sacramentales* exaltent à la fois le Christ et sa Mère. Lope de Véga chante celle qu'il appelle la Pureté sans tache et la Toison d'or. Caldéron écrit en son honneur *le Lis et l'Iris*, et *la Première Fleur du Carmel*.

L'architecture avait, elle aussi, consacré à Marie d'incomparables monuments. La liste serait infinie des églises, des chapelles, des statues élevées en son honneur. La piété des fidèles y a accumulé les bijoux, les pierreries et les perles. L'œil y est parfois ébloui, comme à Notre-Dame del Pilar, du scintillement des brillants, des rubis et des saphirs qui forment les rayons de son auréole. La cathédrale de Burgos, commencée par saint Ferdinand, est un poème de pierre consacré à la Vierge, un des plus beaux qui soient au monde. Qui dira dignement les merveilles de ce temple de *Santa Maria*, la majesté et l'élégance de ses flèches, la splendeur de ses nefs, et cette célèbre balustrade ajourée en haut de sa façade, dont les dessins représentent ces mots : *totapulchraes !*

La peinture n'a pas manqué d'apporter son tribut à la Vierge Mère. Velasquez et Zurbaran, Ribera et Murillo, Juan de Juanes, Alonso Cano, Luis de Vargas, Martinez Montanes et combien d'autres lui ont consacré des tableaux qui sont la richesse de vos églises et que les étrangers se disputent à prix d'or.

Mais entre tous les peintres de Marie, il n'en est pas de plus illustre que Murillo. Il semble qu'il ait eu le ciel pour atelier et la Vierge elle-même pour modèle. Il a su unir, pour la fixer sur sa toile, l'idéalisme le plus

élevé et le réalisme le plus sincère. Avec Fra Angelico, nul n'a mieux compris Marie. Ses Vierges si pudiques, si pures, dépassent, par leur expression céleste, toutes celles de Raphaël. Sa Vierge aux Anges, sa Vierge douloureuse, sa Vierge au chapelet, sa Vierge de saint Ildefonse, sa Vierge de saint François d'Assise, sont des visions du paradis. Mais que dire de son immortel chef-d'œuvre, la *Conception de Marie* ? Qu'il me suffise de rappeler que de tous les tableaux du monde c'est le plus populaire et le plus souvent reproduit.

VIII. — Marie préserve l'Espagne du protestantisme.

Tandis que l'Espagne du XVI^e et du XVII^e siècle illustrait sa foi par des œuvres splendides, elle ne jouissait pas, dans le domaine religieux, d'une paix absolue. Elle devait se tenir sur la défensive.

Le protestantisme blessait au vif son amour pour l'Eucharistie et pour la Sainte Vierge. Il attaquait la religion catholique dans ce qu'elle avait de plus cher à son cœur. Après avoir versé son sang pendant huit siècles pour la foi, l'Espagne n'était guère disposée à l'abandonner sur les sommations orgueilleuses d'une nouvelle hérésie. Elle avait dit à Mahomet : « Va-t-en ! » Elle ne pouvait dire à Luther : « Viens ! Je te livre mon Dieu et ma Mère ! » Elle avait chassé à coups d'épée Mahomet, qui ne voulait pas sortir, elle l'avait jeté à la mer du haut de la Sierra Nevada. Elle ne pouvait abaisser les Pyrénées pour faire entrer les faux prophètes d'Allemagne et de Suisse. Au contraire, elle éleva à sa frontière une barrière plus infranchissable que les Sierras dentelées de ses montagnes ; elle dit à Luther et à Calvin : « Vous ne passerez pas ! »

Ce que fut cette barrière, vous le savez : elle fut double. Ce fut l'idée et ce fut la force : la polémique doctrinale et l'Inquisition.

Les théologiens espagnols comptèrent parmi les plus ardents à réfuter les erreurs de la Réforme. Ils appelèrent Marie à leur aide, car c'était sa cause qu'ils défendaient, en même temps que celle du Christ et de saint Pierre. On sait quelle part brillante ils prirent au concile de Trente, et en particulier avec quelle attention l'illustre assemblée écouta les discours des célèbres Jésuites, Lainez et Salmeron. Pendant ce temps, les autres disciples de Loyola combattaient l'hérésie du haut de toutes les chaires. Après avoir récité l'*Ave Maria*, ils avaient plus de force pour expliquer le *Credo*. Un pape a dit de saint Ignace, converti la même année où Luther apostasiait, que Dieu l'avait suscité tout exprès pour l'opposer au protestantisme. Et de graves historiens ont pu affirmer que, si la moitié de l'Europe est restée fidèle à la foi, c'est à la Compagnie de Jésus, en grande partie, qu'elle le doit.

Mais l'Espagne, nation religieuse et militaire comme ses vieux ordres de Santiago et de Calatrava, n'entendait pas se borner à une opposition purement spéculative. Elle résolut de repousser l'hérésie par la force, par l'Inquisition.

Le protestantisme menaçait non seulement la religion, mais encore l'ordre, la paix, la tranquillité des peuples catholiques. L'Espagne avait combattu des siècles pour constituer son unité nationale. Elle entendit rester maîtresse chez elle ; elle refusa d'admettre un ferment de division et d'avaler le poison : c'était son droit.

Le Saint Office a épargné à ce pays les troubles, les guerres civiles, les massacres qui ont ensanglanté les autres parties de l'Europe.

Méprise donc, ô grande nation, méprise les calomnies d'une histoire corrompue et falsifiée, méprise les injures de la libre-pensée et du libéralisme, méprise les criailleries des pharisiens et des hypocrites, méprise et sois fière ! Sois fière de la foi que tu as gardée intacte ! Sois fière de l'intransigeance et de la sévérité de tes pères !

IX. — Marie sauvera l'Espagne de l'impiété moderne.

L'erreur n'a pas désarmé de nos jours. Elle prend toutes les formes, c'est l'hérésie, c'est le modernisme, c'est la libre-pensée, c'est l'athéisme, c'est l'impiété, c'est la franc-maçonnerie. Mais, sous ces noms divers, c'est toujours le serpent de la Genèse qui se redresse pour mordre le pied Virginal qui l'écrase, c'est toujours la bête de l'Apocalypse qui veut dévorer la Femme bénie entre toutes les femmes, avec son enfant, le peuple catholique.

La Bestia est aujourd'hui déchaînée par le monde : elle rugit ses blasphèmes, elle vomit ses impudicités. Elle s'attaque surtout aux deux grandes nations latines. Elle sait que, si elle pouvait déchristianiser l'Espagne et la France, humainement la foi serait perdue sur la terre.

Mais loin de nous, chers frères d'Espagne, la crainte et le découragement ! La foi, chez vous comme chez nous, est intimement liée à l'amour de la Sainte Vierge.

Elle veille, la Vierge de Lourdes ; elle veille, la Vierge del Pilar, et, sous ces deux noms, c'est toujours la Vierge des batailles, c'est la Senora des Victoires, la Vencedora, la Triunfadora, la grande tueuse d'hérésies !

Vous avez à Séville une merveille : c'est la Giralda, la tour svelte et puissante, qui monte fièrement dans le ciel de l'Andalousie. Elle porte à son sommet une statue colossale de la Foi, tenant à la main le labarum. Eh bien, il me semble que c'est un symbole. Marie est la Tour de David, la Tour d'ivoire, qui se dresse au milieu de nous, sur la frontière de nos deux nations, plus haute que nos belles Pyrénées. Mais, comme la Giralda, elle garde et elle montre à tous les yeux la Foi catholique avec le Labarum : *in hoc signo vinces*.

Oui, nous vaincrons par ce signe, frères bien-aimés ; oui, nous vaincrons par Marie ; oui, nous garderons notre foi malgré tous les vents et tous les orages, contre toutes les hérésies et toutes les infidélités modernes. L'épopée mariale n'est pas finie chez vous ni

Oui, nous vaincrons par Marie ; oui, nous garderons notre foi malgré tous les vents et tous les orages, contre toutes les hérésies et toutes les infidélités modernes. L'épopée mariale n'est pas finie.

chez nous ; l'histoire y ajoutera de nouveaux chants, de nouvelles victoires de Notre Dame. O Vierge de Lourdes, ô Vierge del Pilar, défendez vos enfants, protégez notre foi et bénissez l'Espagne et la France ! Ainsi soit-il.

Notes

1. Cette chanson, qui date, croyons-nous, du siège de Saragosse en 1808, renferme une petite pointe bien compréhensible contre la France révolutionnaire de cette époque. La voici dans sa piquante saveur :

La Virgen del Pilar dice
Que no quiere ser francesa
Quiere ser la Capitana
De la tropa aragonesa.

La Vierge du Pilar dit qu'elle ne veut pas être française, mais qu'elle veut être la Capitane de la troupe aragonaise.

Il nous semble qu'aujourd'hui la Vierge del Pilar ne parlerait plus comme au temps de nos divisions, et que, sans se dire ni française ni aragonaise, elle accepterait peut-être, si elle ne le trouve pas un peu trop moderne, le titre de Vierge franco-espagnole. C'est bien ce que signifiait au Congrès de Saragosse la petite manifestation toute sympathique, faite de sourires et d'approbations bruyantes, qui accueillit ces paroles de l'orateur.

2. L'Espagne se vante d'être la nation la plus aimée de Marie et celle qui lui est la plus dévouée. Je lis dans le livre *España y la Immaculada*, par le P. Oller, S. J. : « Depuis qu'elle vint en sa chair mortelle à Saragosse, la Vierge fut toujours pour l'Espagne la plus caressante des mères, avec un amour si particulier que nous pouvons bien dire, sans offenser personne, qu'elle n'a rien fait de pareil pour les autres nations : *non fecit taliter omni nationi*. »

Le journal *El Pilar*, du 26 septembre 1908, publié à Saragosse, appelle l'Espagne : « *la nacion privilegiada de Maria* ». Il rappelle le mot dit par les délégués espagnols au Congrès d'Einsiedeln : « *La Virgen Maria no es francesa, ni alemana, ni polaca, ni italiana, ni de ninguna nacion, y si de alguna pudiese ser y no de todas, seria de... España*. » Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que nous tenons en France exactement le même langage : nous aussi, nous nous disons la nation privilégiée et chérie de Notre-Dame.

Des deux côtés, on apporte pour preuves d'insignes bienfaits de Marie et d'insignes hommages rendus à Marie. Marie seule pourrait trancher la question et dire quel est celui des deux peuples qui l'a le plus honorée et qu'elle a comblé de plus de faveurs. Cette pieuse rivalité montre du moins combien la Mère de Dieu est aimée dans nos deux pays et nous fournit les éléments de deux belles épouées mariales.

3. Au milieu de la place de la Constitution à Saragosse, se dresse sur un piédestal de pierre un groupe de bronze représentant sous la forme d'un ange surmonté de la Croix, la foi catholique montrant le ciel de la main gauche, et de la droite soutenant un martyr ; au pied de la statue on lit : *Victrix Casarugustæ pietas innumeris martiribus pro fide et patria.*

4. Dans le sens strictement théologique du mot, les catholiques n'adorent pas la Sainte Vierge, puisqu'ils ne voient en Elle qu'une créature sortie comme nous des mains de Dieu ; ils réservent à Jésus le culte de latrerie ou de l'adoration suprême. Et cette réponse suffit pour anéantir la calomnie absurde des protestants, qui nous accusent de mariolâtrie ou d'idolâtrie mariale. Mais le mot *adorare* a dans la langue latine et ses dérivées un sens secondaire celui de *vénérer* ou de rendre hommage. Dans ce sens nous adorons Marie, comme nous adorons la Croix. Dans ce sens, le journal *El noticiero* de Saragosse, numéro du 30 septembre 1908, rendant compte de la cérémonie de la veille, dit que ce discours fut suivi de l'adoration à la *Virgen* et que *todos los Prelados subieron à adorar à la Santissima Virgen*. S'effaroucher de ce mot, quand il est ainsi expliqué et compris, serait le fait d'une ignorance puérile ou d'une mauvaise foi pharisaïque.



Ouvrages recommandés

- Action Familiale et Scolaire, *La geste de 1492*. Disponible à la S. A. D. P. F.
- Jean Dumont, *L'incomparable Isabelle la Catholique*, 1992. Disponible à la S. A. D. P. F.
- Saint Jean de la Croix, *La montée du Carmel*, réédition 1972. Disponible à la S. A. D. P. F.
- Saint Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, réédition 1982. Disponible à la S. A. D. P. F.
- Sainte Thérèse d'Avila, *Le chemin de la perfection*, réédition 1962. Disponible à la S. A. D. P. F.
- Guy Augé, *Les Blancs d'Espagne*, 1995. Disponible à la S. A. D. P. F.
- Franck Lafage, *L'Espagne de la Contre-Révolution*, Éditions L'Harmattan, 1993. Disponible à la S. A. D. P. F. Note : l'auteur n'est aucunement contrerévolutionnaire ; exception faite des préjugés, le livre résume bien la Contre-révolution carliste.
- Saint Louis-Marie Grignon de Montfort, *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*,

réédition Expéditions pamphiliennes.

• Abbé Alfred Monnin, *Mater admirabilis ou les quinze premières années de Marie Immaculée*, réédition Éditions Saint-Rémi, 1999.

Adresses

- SA D. P. F., BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil, France. Tél. : 05 49 51 83 04 ; fax : 05 49 51 63 50 ; <http://www.sadpf.com>.
- Expéditions pamphiliennes, B. P. 51, 67044 Strasbourg cedex, France.
- Éditions Saint-Rémi, BP 79, 33410 Cadillac, France. Tél./fax : 05 56 76 74 80 ; <http://www.litoo.com>.

—————

*O Marie, ma douce Mère,
combien je vous aime !
Cependant c'est bien peu !
Vous m'apprenez ce qu'il
faut connaître, car Vous
m'apprenez ce que Jésus est
pour moi et ce que je dois
être pour Jésus. Mère bien-
aimée, combien Vous devez
être proche de Dieu et toute
remplie de Dieu ! A mesure
que nous connaissons Dieu,
nous nous souvenons de
Vous. Mère de Dieu,
obtenez-moi d'aimer mon
Jésus ; obtenez-moi de Vous
aimer !*

(Cardinal R. Merry del Val. Indulgence de 500 jours ; plénière, une fois par mois, pour la récitation quotidienne, aux conditions ordinaires. *Enchiridion indulgentiarum, Preces et pia opera*, Typis polyglottis Vaticanis, 1952.)

Prière à saint Michel Archange

Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat ; soyez notre secours contre la méchanceté et les embûches du démon. « Que Dieu lui commande », nous le demandons en suppliant ; et vous, Prince de la milice céleste, repoussez en enfer, par la puissance divine, Satan et les autres esprits mauvais qui rôdent dans le monde pour perdre nos âmes. Ainsi soit-il.

(Indulgence de trois ans ; plénière, une fois par mois, pour la récitation quotidienne, aux conditions ordinaires (confession, communion, visite d'une église avec prière aux intentions du

Souverain Pontife). Pén., 12 novembre 1932.)

Au terrible torrent de boue constitué par les livres sortis de l'officine ténébreuse des impies, sans autre but, sous leur forme éloquentes et leur sel perfide, que de corrompre la foi et les mœurs et leur enseigner le péché, le meilleur remède, on en peut être assuré, est de leur opposer des écrits salutaires et de les répandre.

S. S. Léon XII, *Lettre Diræ librorum*, 26 juin 1827.

LES DOCUMENTS CONTRERÉVOLUTIONNAIRES reproduisent des textes de doctrine et d'histoire contrerévolutionnaires. Face au déferlement de littérature révolutionnaire à vil prix qui outrage la majesté divine, détruit la morale chrétienne, incite aux pires péchés, et perd les âmes par millions, c'est le devoir des catholiques de redoubler d'effort pour diffuser la saine littérature catholique.

Abonnement gratuit sur demande.

Toute reproduction est autorisée.

Correspondance : I. Kraljic, C.P. 49604, 5122 Côte-des-Neiges, Montréal (Qc), H3T 2A5, Canada. Email : i.k@sympatico.ca. URL : <http://www3.sympatico.ca/i.k/pdr.html>